Rozoi
FRC 41
30372
Case
FRC
24324

ROYALISME FRANÇAIS,

DÉDIÉ AUX

LABOUREURS ET ARTISANS,

AUX

SOLDATS

DU SERVICE DE TERRE ET DE MER.

(Extraits de la GAZETTE de PARIS, des 25, 26, 29 et 30 Mars, 1792.)

De l'Imprimerie de J. GIROUARD, rue du Bout-du-Monde, N°. 47.

THE NEWBERRY LIBRARY

ROYALISME FRANÇAIS;

DÉDIÉ

Aux LABOUREURS *et* ARTISANS, *aux* SOLDATS *du service de Terre et de Mer.*

C'EST à vous, partie du Peuple Français si chère, si laborieuse & sur-tout si cruellement trompée, que je m'adresse aujourd'hui : j'ai suspendu tous mes autres travaux, parceque cette tâche nouvelle m'étoit indiquée par mon cœur ; parceque chaque jour on fait circuler parmi vous des écrits atroces, calomniateurs, infâmes ; parceque vous étiez la classe d'hommes, dont la licence publique avoit respecté jusqu'ici la loyale candeur, & que c'est vous que l'on a osé faire les agens & les complices de la plus exécrable des *Révoltes*, qui jamais ait souillé une Nation.

C'étoit, il n'y a pas encore si long-tems, dans les cabanes & sous les chaumières des uns, que l'on cherchoit l'austérité des mœurs & l'ingénuité de la pudeur : on étoit bien sûr de les y trouver. — C'étoit sous les tentes & dans les casernes des autres, que l'on cherchoit cet Honneur intègre, qui, dans son respect pour la discipline & dans son amour pour son Roi, rassembloit tous les principes des vertus sociales & guerrières : on étoit bien certain de ne les pas chercher envain. — — Quels hommes criminels & lâches ont égaré vos esprits pour corrompre vos cœurs ? — Eh ! bien, moi, je veux parler à vos cœurs, pour ramener vos esprits : apprenez d'abord, pourquoi j'ai voulu vous rassembler dans un même tribut de sentiment. J'ai vu que dans nos campagnes, dans nos ateliers, dans nos manufactures, plus de moitié des pères de famille ou des Chefs d'établissemens ont été Soldats dans leur jeunesse. — Soldats !..... Ce mot agit encore sur leur ame, dans l'âge où le feu des passions a perdu de son activité. Il est si noble de travailler, dans le déclin de la vie, à nourrir ceux pour qui l'on a combattu dans les beaux jours de son printems ! — Ainsi, courage de la jeunesse, travaux utiles de l'âge mûr, exemples des vertus de la vieillesse, voilà par quels nœuds la sage Nature marquoit naguères encore pour vous tous les dégrés des âges, tous les périodes de la vie.

Pourquoi ces nœuds sont-ils brisés? Comment le fils du Laboureur, au lieu d'être Soldat, se fait-il Volontaire & Brigand? — Comment le Soldat est-il Clubiste & Rebelle, au lieu d'être Guerrier soumis & Sujet fidèle? — Comment le Cultivateur quitte-t-il ses guérets & ses vignobles, le Manufacturier ses métiers battans, & l'Artisan sa navette ou ses forges, pour aller hurler des imprécations contre son Dieu, contre son Roi, contre les plus dignes Serviteurs ou de ce Dieu qu'il offense, ou de ce Roi qu'il renie?

Hommes autrefois sensibles & sur-tout intègres, auxquels je m'adresse aujourd'hui, grâce aux loix, aux maximes, aux folies nouvelles, dont on sçut vous enivrer, vous ne pouvez plus, dans votre délire, vous voir ni tels que vous fûtes, ni tels que vous êtes.

Vous aviez une Marine florissante : — qu'est-elle devenue? Si l'Anglais effrayé lui-même de l'excès des maux qui vous accablent, & d'indigence qui vous dévore, ne vous faisoit l'aumône de sa pitié avilissante, demain vous seriez à sa merci.

Vous aviez des Colonies : — huit millions de Citoyens, & presque tous de votre classe, vivoient de l'immense réaction des échanges de travaux, de richesses, de denrées, qui rendoit les deux Mondes tributaires tour-à-tour l'un de l'autre ; — que sont devenues vos Colonies? Une société d'hommes vendus au crime, à l'intrigue, à l'infamie, a spéculé sur le système destructeur de la France. Dans une de ces années calamiteuses, où le Ciel peut vous refuser le double bienfait de la moisson & des vendanges, vous serez exposés à voir les Nations voisines vous vendre à prix d'or le pain même dont vous manquerez. Et comment cet or, une fois sorti du Royaume, pourra-t-il y rentrer, quand vous n'aurez plus de sujets d'échange? Vous passerez successivement de la disette à la misère, & de la misère au mépris.

Vous étiez riches en numéraire: — qu'est-il donc devenu? L'Agioteur, qui ne connoît d'autre Dieu que le trésor qu'il grossit chaque jour, le vend à l'Etranger cet or, auquel il a prostitué toutes les facultés de son être. Du papier-monnoie remplace le métal dont la valeur intrinséque étoit fixée par cela seul, que la Nature toujours sage défendoit aux entrailles de la terre d'en jamais trop enfanter à-la-fois. Cette monnoie fictive, substituée aux richesses réelles que jadis vos rivaux vous envioient, est en tout semblable à ces loix nouvelles que l'on vous donne : elles sont la fausse monnoie de la morale, comme l'autre est la fausse morale du commerce & de l'industrie.

On vous estimoit jadis : *la loyauté française* étoit une sorte

de proverbe adoptée par le reste des Nations. Vous aviez créé d'ailleurs tous les arts ; car c'étoit les créer, que de les pousser au dégré de perfection, où le Grand Siécle les avoit montrés aux deux Mondes étonnés.

Alors on comptoit vos chefs-d'œuvre : on compte aujourd'hui vos crimes ; vous aviez des Héros : vous avez des Brigands ; vous étiez riches & puissans : vous êtes pauvres & nuds ; — vous commandiez : vous rampez ; — les Nations accouroient vers vous à l'aspect de vos *couronnes* & de vos *trophées* ; elles vous fuient à l'aspect de vos *piques* & de vos *bonnets-rouges*. — Vous étiez enfin une famille de Bienfaiteurs de la famille universelle ; — vous êtes une race d'empoisonneurs de toutes les races nées & à naître ; aussi dès le siécle présent, vous viviez dans la Postérité régénérée par vos bienfaits, & le siécle présent vous reproche que la Postérité meurt d'avance, gangrenée par vos poisons. Quoi, ne plus être une famille !... Pour en être une, il faut reconnoître un pere commun, un pere objet d'une tendresse bien pure ; il faut être susceptible encore des doux épanchemens de l'amour-filial ; ... il faut savoir aimer ce que l'on respecte, & respecter ce que l'on aime. — Aimer ! ce seul sentiment est le principe de toutes les vertus..... Ah ! vous n'avez plus que le principe de tous les vices ; — vous ne savez que haïr.

Mais quelque coupables que vous soyiez, il faut malgré vous-mêmes, se souvenir que vous êtes Français, bien qu'on se fasse un plaisir cruel de vous le faire oublier : il faut plus, il faut encore vous dire la plus consolante des vérités ; il existe encore pour vous un pere, quoique vous n'existiez plus pour lui ; vous avez tout perdu : mais il vous reste ; vous pouvez tout recouvrer ou réparer encore. — — Ingrats, vous ne devineriez pas son nom : vous êtes trop changés, trop méconnoissables pour vous-mêmes. Sentez-vous le besoin que je vous le nomme ? Au moins ce dernier sentiment ? Est-ce trop vous demander ?..... Non, ne me le nommez pas encore : oubliez même, pour quelques momens, que je vous ai demandé de l'amour filial pour l'objet, dont avant je veux & dois vous faire le portrait. Ainsi plus d'une fois, avant d'avoir vu le bon *Henri IV*, avant qu'il eût terrassé la Ligue dans les champs d'*Ivry*, la sensible *Gabrielle* s'étoit plu quelquefois à regarder dans un tableau les traits du grand Roi.

Mais où m'emporte l'excès de ma sensibilité ? Ce Pere qui vous aime encore, quand vous paroissez ne l'aimer plus ; ce pere qui ne pense qu'à vous pardonner, quand vous semblez, vous, ne penser qu'à l'offenser, c'est votre Roi, l'image sur la terre du Dieu qui le créa pour vous commander en son

nom. Il y a quelques mois je le peignois d'après lui-même *comme Roi* : je veux vous le peindre aujourd'hui *comme homme*. J'ai opposé dans un même cadre le tableau du *bon Roi*, & celui de ces douze cens Rois, que s'est donné ce Peuple qui jadis se plaignoit de sa chaîne, & qui compte aujourd'hui les anneaux de ses fers par dixaines de milliers. Je lui disois: *voilà ce que font tes Rois pour ta honte & pour ton malheur* : voilà ce que fit *mon Roi pour ta gloire & pour ta félicité*. Peut-être on me répondroit : « mais il avoit des Ministres alors; ils furent » aumoins de moitié dans ce que tu nous décris, comme » ayant été l'ouvrage de ton Roi lui seul. » Je pourrois répliquer : « non, vingt de ces traits, qui vous ont le plus » touchés, étoient émanés de son ame juste & bienfaisante : » mais je fais plus aujourd'hui, je veux vous le montrer seul, » isolé, tel qu'il doit paroître un jour au tribunal de la » Postérité ; — tel qu'il paroîtra devant l'Eternel, quand ce » Juge des Rois lui demandera compte de ces germes de vertus » qu'il avoit mis en lui. »

Paroîs, ô mon Roi, aux yeux de ces bons Laboureurs, de ces Artisans faits pour être justes, de ces Soldats, de ces Marins, naguères les dignes Compagnons de tout Guerrier défenseur des Drapeaux & du Pavillon Français ; paroîs sans couronne, sans sceptre, sans aucun attribut de la Royauté, tel que je te vis à Rheims, au pied des autels, avant que ton front eût été ceint du diadême, dans ce jour où tu reçus notre serment.

Dès ta première adolescence, voyant celui qui conduisoit ta voiture, prêt à traverser un champ couvert d'une moisson, tu l'arrêtas, en lui criant dans une sainte colère ; *que faites-vous ? respectez les travaux & la richesse du Laboureur.* — Il étoit à cinquante pas de là, celui dont les sueurs avoient fécondé ces sillons ; tes dons allèrent au-devant de lui, & sa famille à genoux devant le Dieu protecteur des Princes lui demanda en chœur de se charger de sa dette envers toi.

Dès ce même âge, tes mains pour s'accoutumer au poids d'un sceptre, voulurent conduire une charrue: le Cultivateur accourut jetter son grain dans le sillon tracé par ta main pure & bienfaisante; il nomma son champ, *le champ de la vertu*. Chaque épi qui dut naître dans ce sillon, fut pour lui le froment le plus cher : il plaça depuis son fils encore au berceau au bout de chaque sillon en mémoire de celui que tu avois tracé. — Hélas ! cet acte caractéristique devoit paroître un présage du bonheur ; des ingrats ont traité ton cœur, comme le soc de la charrue traite la terre..... J'allois m'en plaindre !... « Non, non : je t'en bénis, ô Ciel ! le soc déchire le sein de

la terre, mais il le fertilise; tes malheurs, bon Roi, ont fécondé les germes de tes vertus; la moisson est de toi, mais sa richesse est pour nous.

Que la touchante modestie de mon Roi le caractérise bien! Marins, il vous souvient de l'époque, où le savant & courageux *La Peyrouse* partit pour son voyage autour du monde: il étoit encore dans le port à faire tous les préparatifs de son départ. Le Roi dit un jour au Ministre de la Marine, *voici un mémoire qui m'a été remis pour être communiqué à M.* de la Peyrouse: *envoyez-le lui, sans qu'il sache de qui vous le tenez, & qu'il vous en dise son avis.* L'ordre est exécuté: — la semaine suivante, le mémoire est renvoyé au Ministre par le *Kook* Français: ce savant Navigateur avoit joint en marge ses observations sur l'utilité, dont lui devoit être un ouvrage dans lequel avoient été prévus mille détails précieux, qu'il eût négligés. Il supplioit le Ministre d'en rendre compte au Roi, mais sur-tout de faire donner une gratification à l'homme éclairé autant que modeste, qui lui avoit fait un pareil présent. Le Ministre s'acquitte auprès du Roi de ce vœu formé par le Guerrier en faveur de l'Inconnu: — *une gratification,* dit l'excellent Prince en riant! — *Eh bien! laquelle croyez-vous que je puisse me donner?* — « Quoi! Sire, le *mémoire est de vous!* « *Oui, de moi.* — « Que V. M. ne me l'a-t-elle » dit? Combien M. *de la Peyrouse* eût été pénétré de recon- » noissance, s'il avoit su que l'auteur du mémoire.....» *C'est ce que je ne voulois pas: j'aurois toujours cru que* La Peyrouse *l'avoit jugé comme venant de moi; maintenant je suis sûr qu'il n'a pas voulu me flatter; c'est là ma gratification.*

Marins, il vous souvient sans doute encore de ce voyage fait à Cherbourg; voyage, que des cœurs si sensibles m'ont trop loué d'avoir rapproché, pour les comparer, de celui de Varennes. Par un de ces rapprochemens, que l'on aime quelquefois à saisir, même pour en nourrir sa douleur, ce fut le 20 Juin, que le Roi partit pour se rendre à Cherbourg. Sa marche, à son départ, comme à son retour, en devoit être une de triomphe: ..... quel contraste à lui opposer! J'ai besoin de le suspendre encore; je n'y vais arriver que trop tôt.

A *Houdan*, une Citoyenne embrasse les genoux du Roi descendu de sa voiture pour satisfaire à l'impatience d'une foule innombrable, qui couvroit les routes & qui vouloit voir son Souverain. Cette femme lui demande une grâce pour une mère de douze enfans: elle l'obtient, & tout-à-coup entraînée par sa reconnoissance, elle serre dans ses bras le Monarque, en s'écriant, *j'ai vu un bon Roi: je ne désire plus rien dans ce monde.* A l'*Aigle*, nouvelle étreinte de la

part de l'Hôtesse de l'auberge, où le Roi dîna. A *Falaise*, un chœur de jeunes filles vêtues de blanc, couronnées de fleurs, & pour toute parure portant des guirlandes de roses, précèdent la voiture du Roi, effeuillent sur son passage les dons de Flore, dont elles sembloient autant de compagnes. Les voiles suspendus sur leur tête étoient autant d'emblêmes de la pureté des mœurs du bon Roi : leur cortége naïf rendoit sa marche plus lente, & les vœux des Habitans des différens lieux, où S. M. passoit, en étoient mieux exaucés. Tous s'écrioient : — « allez plus lentement : écoutez nos regrets ; » nous n'avons qu'un moment à le voir ; — mais que nous » le voyions aumoins. » Les Vieillards sembloient autant de » *Siméons*, qui sécrioient, *nous pouvons mourir contens ; nos yeux l'ont vu ;* & ils élevoient dans leurs bras leurs petits-enfans ; ils leur montroient leur Roi, en baignant de leurs larmes leurs fronts ingénus ; en leur disant : « nous n'avons » plus qu'un moment à l'aimer ; mais vous, vous l'aimerez » long-tems encore, & c'est là le plus cher héritage que nous » puissions vous » laisser ; vous donnerez à vos enfans le même » exemple que nous vous donnons » ..... Etles pleurs de couler de nouveau.

Harcourt étoit le point de réunion : la France aimante & sensible sembloit s'y être réunie ! Lecteurs, pardonnez : quand je me suis dit, *essaye encore ce nouveau tableau*, je me croyois plus de force : je pensois pouvoir suffire à mon ouvrage ; cependant je ne vois, qu'à travers les pleurs qui baignent mon visage, les caractères que je trace ; mes larmes les inondent & les effacent : je crois entendre ces chœurs de bénédictions touchantes : les rangs, les âges, les sexes sont confondus..... Banquet délicieux ! Il est là ; les avides regards des spectateurs se fixent sur ce front que la bonté caractérise ! Quelle sérénité dans ses yeux ! Que d'amour ils expriment pour ce Peuple enivré de joie !— Une scène..... ô, comment la décrire !... Six déserteurs étoient dans les prisons de Caen..... Madame la Duchesse *d'Harcourt* vient demander leur grace au bon Roi : *qu'ils vous la doivent, Madame : qu'elle marque l'époque d'un si beau jour* : la Duchesse veut annoncer la grace : la voix lui manque, ses larmes coulent ; — le Duc son époux la publie : des Grenadiers la répètent au Peuple : la réponse du Roi passe de bouche en bouche : un chœur de mille & mille voix répète VIVE LE ROI, & ce Roi chéri, enivré de sa tendresse, se lève avec transport, il s'écrie à son tour, VIVENT MES ENFANS, VIVENT MES ENFANS, & il retombe, comme affaissé sous le poids de tant de délices.

Le 22 il arrive à Caen ; les clefs de la ville lui sont appor

ées: on avoit gravé dessus cette inscription : *cordibus apertis inutiles* ; — *inutiles, où les cœurs sont ouverts.* — — Malgré moi, l'idée des 84 Détenus, cette année, au Château de Caen, vient frapper ma pensée : malgré moi, celle du jeune *Belsunce* se dépouillant de l'uniforme du Régiment de BOURBON..... Vous faites-vous bien une idée de ce que j'éprouve en écrivant: il me semble sentir en moi deux ames, l'une que s'inonde de sa tendresse, l'autre que sa douleur déchire ; il me semble que des larmes de joie ne se précipitent que pour faire place à des pleurs d'une tristesse amère ! Quelle est donc la partie de moi-même, qui me rend ou plus heureux ou plus à plaindre ? Ce jour les Habitans de Caen demandèrent au bon Roi *la permission d'élever sa statue* : ce jour, un jeune enfant beau comme l'amour, mais cette fois c'étoit l'amour filial, lui présente une couronne de fleurs : le Roi veut le caresser ; l'enfant, timide, comme la sensitive qui fuit sous la main qui la touche, tombe évanoui de crainte ou de saisissement : le Roi s'attendrit, s'inquiète, n'est satisfait, que lorsque peu de momens après, le même enfant reparoît, tenant un placet dans sa main : j'ai dit, que c'étoit *l'amour filial* ; au bas de sa supplique, *l'amour paternel* écrivit, *j'accorde tout.*

Laissez-les, laissez : cela me fait un si grand plaisir, disoit *Louis* aux Gardes qui vouloient écarter un peu le Peuple, moins pour le repousser, que redoutant quelque accident. *Mes Enfans, prenez garde, vous vous ferez blesser*, leur disoit à son tour le Roi. — Il a quitté la ville de Caen : *allez au pas, allez au pas*, crioit-il, *que je les voye* ; il est alors au milieu des Campagnes : des hymnes purs s'élèvent vers l'Eternel. Est-il permis de comparer à quelque fête religieuse cette fête du Peuple : ..... on me le pardonnera ; je ne puis en écrivant ces détails ni mesurer, ni combiner mes expressions ; tout ce qui me semble rendre mieux le sentiment qui me pénètre, me semble en ce moment bien pardonnable. Vous avez vu dans les jours consacrés à la Religion, sous le nom de la *Fête-Dieu*, ces autels portatifs élevés dans les carrefours : le Peuple les orne de tout ce qui peut annoncer un tribut plus digne du Dieu, qu'il célèbre en ce moment ; il nomme *reposoirs* ces sortes d'oratoires, où le cortége qui entoure l'Arche Sainte s'arrête pour y brûler plus d'encens, pour y jetter plus de fleurs à pleines mains. Des cantiques y réunissent plus de voix : les mères apportent leurs enfans au pied de l'autel ; le vieillard, le malade y viennent demander au Ciel, ou la santé ou des forces ; le parfum de l'encens offert à l'objet de leur culte religieux semble suffire pour ranimer en eux les principes de

la vie. — — Pardonne, ô Religion sainte! — Mais le rit & le culte de l'amour ont tant de rapports avec le tien. *Louis* au milieu des campagnes de la Neustrie est pour des milliers d'êtres ingénus & sensibles, *le Promis des Nations:* ces bonnes gens ont prodigué sur son passage tout ce que les productions de leurs champs ont de plus touchant pour l'œil & pour la pensée : par-tout des symboles; — des gerbes, celui de l'abondance; — des fleurs, des fruits, celui de la vie patriarchale; — du lait & du pain de seigle, celui de la frugalité laborieuse. *Louis* s'arrête à l'un de ces *reposoirs* préparés sur sa route : il descend dans la cabane d'un nouveau *Philémon :* sa *Baucis* étoit auprès de lui, essuyant avec son tablier les larmes dont son visage étoit inondé. — *Avez-vous des œufs frais ?* — Oui tout chauds. — *Et du beurre ?* Il sort de la barette. — *Cela est excellent.* — Un banc de bois est là : le Roi s'y place; la table qui sert d'ordinaire aux voyageurs devient la sienne. Il demande de ce bon pain de seigle, le mange avec délice; mais ce n'est pas assez : il veut que tous les Paysans accourus à ce spectacle partagent avec lui ce repas champêtre : il ordonne que du vin leur soit versé, & la santé de *Louis* est portée jusqu'au Trône du Roi des Rois. — O Ciel, tu n'as pu oublier ces momens : comment donc as-tu permis?..... Toujours des souvenirs déchirans, quand je voudrois ne m'occuper que d'images délicieuses!..... Une anecdote chère à la sainteté des mœurs donne alors une grande leçon à des milliers de Paysans. Une jeune fille avoit comme *Annette* son *Lubin :* comme elle, coupable par trop d'amour, elle n'avoit pas écouté la voix de la Raison, qui lui parloit sous les traits d'une mère. Elle se présente au Monarque, tombe en pleurs à ses genoux; expose le refus de sa mère, son amour; — en la regardant, on ne pouvoit se méprendre sur le reste. L'œil du Roi fut dans ce seul moment un peu sévère : *votre état est blâmable; mais votre demande est légitime : je veux que vous soyiez mariée pour mon retour; je vous dote en faveur de l'enfant que vous portez.* — C'est ici la leçon d'un Monarque unie à la clémence d'un père..... Mais il est déjà rendu à Cherbourg ce Roi l'objet de tant d'amour. Le 23, dès les trois heures du matin, il avoit lui-même averti tous ceux de sa suite: Marins, cette fête étoit bien la vôtre. Il commence ce jour par entendre la messe, se rend ensuite au chantier des travaux : les Officiers de la Marine l'y attendoient; il les fait ranger en ligne, écrit avec un crayon les noms de chacun d'eux, en leur disant du ton le plus touchant, *il faut bien que nous fassions connoissance.* Régiment

de la Reine, vous étiez à cette fête : votre symphonie ne répétoit point alors d'autre air que celui, *où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille.* Vingt relations ont été données du spectacle sublime, digne des regards même de l'Eternel, qu'offrit à tant de milliers d'hommes le moment, où l'immersion de ce *Cône Royal*, l'un des plus beaux ouvrages du génie, *fut exécutée en vingt-huit minutes.* — Un accident blessa quelques uns des ouvriers, et même coûta la vie à l'un d'eux : des gratifications, des pensions consolèrent les blessés, la veuve et les enfans. Le 24 les évolutions d'une escadre légère composée du vaisseau *le Patriote*, et d'une vingtaine de Frégates, Fluttes, Corvettes et Gabarres, fixèrent toute l'attention du Roi : il donne le signal ; aussitôt l'escadre prend le large, et forme deux divisions, à la tête desquelles étoient MM. de *Charitte* et de *Soulanges.* Jamais Prince ne fut plus digne d'un tel spectacle : les d'*Hector*, les *Albert de Rioms* furent étonnés des connoissances de l'art maritime, que le Monarque devoit à ses profondes études, à ses longues méditations ; aucuns détails ne lui échappoient, et plus d'un Marin connu par sa théorie et par son expérience avoua depuis, que le Roi lui avoit fait des questions, qui plus d'une fois l'avoient embarrassé, mais qu'il se plaisoit ensuite à résoudre par des citations savantes ; toutes prouvoient combien *l'Auteur du Mémoire*, remis à M. *de la Peyrouse*, est digne de la seule *gratification* qui lui puisse être offerte, l'estime et la vénération de son siècle et des siècles à naître. Ce fut au milieu de ces évolutions conduites par M. *Albert de Rioms*, que le Roi lui dit : *il manque quelque chose au* Patriote. — « Quelque chose, SIRE, répondit le Général, qui ne pouvoit deviner l'intention de S. M. — *Oui*, dit le Monarque, dont la bonté sembloit déjà se reprocher le petit moment d'inquiétude, qu'il avoit donnée au Guerrier, *oui, le pavillon de Lieutenant-Général que je vous ordonne de faire hisser à votre bord.*

Comment oublier le moment délicieux, où le Roi, étant allé examiner le projet du Bassin, qui doit être creusé dans le lieu appellé *la Fosse du Gallet*, plusieurs centaines de pères et d'enfans se jettèrent dans la mer, pour amener jusqu'au rivage le Canot, qui portoit leur Souverain. Ce n'est qu'un trait brillant de l'imagination des Poëtes, que cette pompe triomphale de *Vénus* portée sur les mers dans une conque poussée au gré des Zéphirs par les Tritons et les Naïades ; ce qui n'étoit qu'un trait de la fable en devint un de l'histoire de l'amour filial dans ce jour solennel.

Ce fut à cette même époque, que *Louis XVI* fit présent

d'une boëte superbe, d'émail bleu, enrichie de son portrait, à ce même M. *Dumourier*,

Qui depuis :... mais alors il sembloit *vertueux.*

C'est le même homme, qui à peine nommé par son Roi pour Ministre des Affaires Etrangères, monte à la tribune de la caverne jacobite, s'y affuble du bonnet des Galériens, promet *de n'avoir aucun secret* pour la Race Tigre, qu'il nomme *amis et frères*; parle *d'un Roi Constitutionnel*. Comme le Roi qui lui donna son portrait n'est pas le même, dont il a parlé dans l'antre *fraternel*, ce portrait ne peut lui être qu'importun; il est pour lui un sujet de dédain ou de reproche. — Qu'il le dépose chez quelque homme public, en gardant la boëte et ses émaux. Un Chevalier Français lui en offre déjà vingt cinq louis; cet honorable encan sera bientôt couvert; le portrait de *Louis* XVI passera dumoins dans des mains pures; puisqu'il faut un *Roi Constitutionnel* à M. *Dumourier*, qu'il fasse peindre l'ex-capucin *Chabot* ou le *Ronsard* anti-évangélique du Calvados, il n'aura plus sous les yeux des traits augustes, qui l'accusent.

Cet acte d'ingratitude m'en rappelle un, qui n'est pas indigne de la majesté de l'Histoire : il se lie d'ailleurs avec de nouveaux traits caractéristiques du bon Roi. Un de nos plus célèbres Guerriers, le feu Comte de *Maillebois* avoit promis à l'un des Héros de la *Révolte* Jacobite, de lui obtenir du Roi, assez de graces pour assurer sa fortune & sa gloire. En effet, le Comte écrit peu de jours après à l'homme protégé par lui : « le Roi vous donne une place à l'Académie des « Sciences, une pension, un logement au Louvre. » En un même jour, c'étoit faire le bonheur de l'homme de lettres & du sujet..... j'allois écrire, fidèle. — Ah! Dieu!.... Depuis l'époque exécrable, règne de l'Ingratitude, le Comte de *Maillebois* fut accusé d'avoir médité la contre-Révolution : on porte une Lettre au Comité *d'Inquisition Nationale*, comme pièce de conviction contre le Guerrier. — Mais son écriture n'étoit pas connue : il falloit pouvoir confronter la lettre coupable avec quelque autre..... *Luciens* ou *la Bruyères* à naître, notez bien le trait que je vais ajouter. L'Historien de l'Atlantide, l'Ecrivain comblé en un jour de trois faveurs signalées du bon Roi, le Philosophe qui si long-tems joua la modeste simplicité *d'Epictète* & la vertu *d'Anacharsis*, se souvient....

. . . . . Non hos datum munus in usus. . . .

se souvient de la lettre qui lui avoit annoncé les trois bienfaits de *Louis* XVI : l'homme nommé Académicien, pensionné,

logé par son Souverain fait servir de pièce de confrontation cette lettre, qu'il dut porter chaque jour sur son cœur..... mais a-t-on un cœur, quand on est capable ?..... Les deux crimes d'ingratitude & du nouveau Ministre & de l'Académicien, me ramènent à l'époque affreuse, où tant de vœux, de bienfaits, d'hymnes d'amour, de cantiques de la reconnoissance, d'idolâtrie, suite de tant de bienfaits & de bonté furent oubliés.... & pour qui ?

Il me faut esquisser rapidement ce qui me reste à dire du voyage de *Louis* XVI en Normandie : Il fut à Honfleur tout ce qu'il avoit été à Caen, à Cherbourg : avant de s'y rendre, après avoir traversé *la vallée d'Auge*, au moment où sa voiture alloit au pas pour franchir la montagne St. *Laurent*, un paysan s'en approche & chante des couplets à l'honneur du *Roi-Voyageur*. Le Roi les trouve jolis, & pour mieux ajouter au plaisir du bon homme, il lui dit : *bis*. —— Qu'est-ce que ça veut dire, *bis* ? — *De recommencer*, dit le Roi. — Très-volontiers, dit le chanteur, & il recommence. Le Roi tire sa bourse & lui donne quelques louis : le Paysan alors tend l'autre main, & dit : *bis*, SIRE, *bis*; & le Roi de recommencer à son tour.

Prélat sensible, bienfaisant *la Féronaye*, vous reçûtes à Lisieux le bon Roi : son ame & la vôtre étoient bien faites pour s'interroger & se répondre. A Honfleur même spectacle, même ivresse qu'à Cherbourg. Quatre à cinq cens Mariniers se jettent à la Mer, se disputent le plaisir d'amener à terre le canot qui porte le Monarque : jamais triomphe ne fut plus imposant : les acclamations, les cris de joie, les battemens de mains de vingt mille Sujets fidèles l'appelloient sur la rive : il s'y précipite ; la foule l'environne ; on veut l'écarter ; sa tendresse en murmure : *laissez-les*, s'écrie-t-il, *laissez-les* ; *ce sont mes enfans*.

Au Havre, un nouveau trait de clémence paternelle signale sa bonté inépuisable. La femme du geolier des prisons avoit long-tems épié le moment de s'approcher de la personne du Roi, sans pouvoir trouver ce moment si désiré. — Enfin elle se cache dans un endroit écarté, saisit l'instant, se jette à ses genoux en criant *vive le Roi* : il s'arrête, lui demande s'il peut la rendre heureuse. « *Sire*, j'avois quatre fils à votre » service ; ils ont péri dans la dernière guerre ; la seule faveur, » qui puisse servir à m'en consoler, c'est de m'accorder la grâce » de trois déserteurs..... » Un trait sublime s'élance alors du cœur du bon Roi, un trait que *Titus* & *Alfred* & *Henri IV* & *Gustave* lui-même lui envieroient. — QUE NE SONT-ILS QUATRE *aussi*, répond *Louis* XVI : *ah ! je vous accorde leur grâce ; c'est*

bien à vous qu'ils la doivent; allez la leur annoncer; & des pleurs viennent mouiller ses yeux. Le nom de cette femme si sensible mérite d'être conservé : elle se nommoit *Le Roi.*

A Rouen, toujours le même épanchement de sentimens délicieux : son premier soin fut de se rendre à la Cathédrale. Une hymne, qui depuis *Clovis* jusqu'à ce jour, fut celle de l'amour filial pour des Sujets fidèles, ce *Domine salvum fac Regem*, que depuis ces mêmes Français ont chanté tant de fois dans une terre hospitalière, les yeux baignés de larmes, fut entonnée avec un transport, qui sembloit un avant-goût de la béatitude céleste. Le Prélat du nom *de la Rochefoucault*, qui honore le Siége Episcopal de Rouen, présidoit à cette cérémonie auguste : on étoit loin de prévoir, que des Intrus le chasseroient de son église, lui & tout son Clergé; aussi loin de penser que ce nom, toujours si pur, de *la Rochefoucault*..... Ainsi tout me ramène vers la plus désastreuse & la plus criminelle des époques !..... Images déchirantes, qui succédez à celles dont mon cœur vient de se pénétrer, par quel contraste vous glacez mes sens, vous crispez tout mon cœur ! — J'ai bien compté : quinze cens mémoires divers ont été présentés dans ce voyage par des pères ou des mères de famille; pas un seul qui n'ait été répondu d'une manière qui comblât les vœux du cœur qui l'avoit dicté. *Mon Peuple n'aura pas de moi un refus.* — Hélas ! parmi tant d'êtres comblés de bienfaits, il s'est peut-être trouvé depuis des complices du meurtre de *Belsunce*, de l'arrestation des 84 Prisonniers de Caen, du renversement de la statue de *Louis* XIV, de la nomination de plus d'un *Mathan* qui souille un Siége Episcopal! Comment donc en si peu d'années, le même Peuple comblé de tant de bienfaits, admirateur de tant de vertus, pénétré de tant d'amour, est-il devenu ingrat, dépravé, haineux & féroce? Son Roi seul n'a pas changé.

Soldats, voulez-vous un trait de courage, qui seul égale tous les vôtres? Ecoutez. La veille même de l'un de ces jours affreux, où *Louis* XVI est allé à l'Hôtel-de-Ville, une femme écrivit une lettre, pour annoncer au Roi, que s'il passoit par un corridor étroit, obscur, qu'elle indiquoit, il y seroit assassiné. La Dame signoit sa lettre : le respect, la loyauté, la tendresse d'une ame profondément affligée l'avoient seule dictée; nul autre intérêt n'avoit conduit la plume. — *N'importe*, dit le Roi, *j'irai : je l'ai promis. — Que l'on s'informe de quelle manière je puis récompenser la personne qui m'a donné cet avis.* Le Roi se rend en effet à l'Hôtel-de-Ville : il passe par le corridor, mais un moment auparavant, il se penche à l'oreille de l'Ecuyer,

sur la main duquel sa main étoit appuyée, en lui disant, *mon ami, sauras-tu mourir avec moi ?*

Depuis ce jour, l'Ecuyer a dit à des Guerriers dignes de foi, que cette main royale, qui le tenoit, n'avoit pas un seul moment éprouvé de commotion. Combien un cœur pur donne à l'ame de tranquillité ! Prince auguste, puisque l'idée même d'une mort horrible ne peut t'émouvoir, ta main est si digne de tenir le sceptre & l'épée, de manière à protéger de l'un tes Sujets fidèles, à frapper de l'autre tout Rebèle, pourquoi ne pas te résigner à vivre, comme tu saurois mourir ? — Je te comprends : c'est qu'alors qu'il s'agissoit de ta mort, tu n'avois consulté que toi ; mais ta vie appartient à tant d'autres ! — Tu deviens foible alors de leurs foiblesses, & parcequ'ils te disent : vous nous exposez à mourir, tu sais te résoudre à souffrir mille morts pour une !

J'ajouterai maintenant : Qu'il se lève un seul des Factieux, des Ecrivains calomniateurs, des bas flatteurs du Peuple, qui ose dire : « j'ai des mœurs plus pures, que celles du bon Roi : » ma probité est plus scrupuleuse, ma justice est plus intè» gre. Je suis frère plus tendre, époux et père plus sensible ; je » suis ami plus fidèle. »

Que dans toute la France, celui, qui porta au bon Roi lui même de justes réclamations, et qui n'en fut pas écouté, se nomme et prouve son inculpation.

C'est toi, que j'atteste, Dieu rémunérateur et vengeur, de son respect profond pour la Religion de ses pères. Nul autre être ne peut se placer entre Toi, Dieu de justice, & ce Prince vertueux, quand il s'agit du secret de son amour pour ta loi sainte, de son estime pour ceux qui la suivent dans toute sa pureté.

Osez donc *ne pas aimer* votre Roi et le mien, Citoyens de toutes les classes, à qui je dédie ce tableau si cher. C'est par lui, que je réponds à ceux qui vouloient m'engager à réfuter les libelles outrageans que chaque jour des monstres répandent contre l'Etre auguste, qu'ils *ne peuvent aimer*, par la raison qu'il ne peut y avoir de pacte entre le Ciel et l'Enfer.

Vos larmes ont coulé malgré vous, peut-être, ô vous, pour qui j'ai retracé le portrait de mon Roi : mais enfin, j'ai obtenu des larmes, & c'est par elles que je reconnois, que votre cœur fut Français & qu'il peut le redevenir encore. Vous avez pleuré en écoutant quelles vertus, quelle bonté caractérisent mon Roi, qui fut le vôtre, qui l'est toujours, mais pour lui-même, puisque vous ne voulez pas qu'il le soit pour vous. Vous pleurez, & vous l'offensez ! Et vous lui préférez pour maîtres..... qui ?Grand Dieu !

Soldats, vous quittez les drapeaux à la couleur du *panache blanc* pour prendre celle d'un Criminel, dans la main duquel, il y a dix ans, un Grenadier n'eût pas voulumettre sa main pure & loyale. Il existoit, & dès-lors la Nature épouvantée du crime, qu'elle avoit commis; plus effrayée encore de lui avoir donné des fils, ne sçut d'autre moyen de se réconcilier avec elle-même, que celui de créer trois BOURBONS - CONDÉS : Dès-lors tout fut compensé : le crime & la lâcheté pouvoient donner l'exemple des excès les plus crapuleux ou plus infâmes ; le courage & la vertu donnoient au même instant le spectacle du plus rare héroïsme; la Nature obtint son pardon d'elle-même. Mais vous, Soldats, mais vous, de qui donc obtiendrez vous le vôtre? Vous portez, & sur vous, & sur vos drapeaux les trois couleurs d'un Régicide : des Soldats, des Français porter la livrée !..... Loin de moi la pensée d'exciter votre colère, en vous faisant souvenir que des Volontaires, dits de la Nation, ont une paye de 15 sous par jour, quand la votre n'est que..... Il faut que l'on vous croie bien dégénérés, bien avilis, pour supposer qu'en vous parlant d'intérêt pécuniaire, on puisse vous irriter. Je vous juge, moi, d'une manière bien plus digne de vous. Depuis quand, le Soldat Français calcule-t-il comme un vil agioteur calculeroit? Quand les Guerriers de l'armée du Maréchal de *Villars* le suivoient presque sans habits, sans souliers, quelquefois même sans pain, murmuroient-ils pour cela? En sauvèrent-ils moins la France à *Denain* ? C'est du laurier qu'il faut au Soldat, avant tout, même avant du pain. Que lui importent ses vêtemens? — Il enlève un drapeau à l'ennemi, il s'enveloppe de cette draperie glorieuse; le costume des Héros est alors le sien-après la victoire, il dort sur un trophée; quel lit vaut celui-là ? Il est donc riche de tout ce que la gloire crée pour lui ? — Mais sans gloire ! — Mais s'oublier jusqu'à se précipiter dans les Clubs, pour hurler des blasphêmes contre son Dieu, contre son Roi, contre l'Honneur ! Mais après avoir profané le signe sacré de la Victoire, un Drapeau, en l'entachant de la livrée d'un lâche, des Soldats couvrir leur front

de

de la coëffure des galériens : échanger leur casque contre un bonnet rouge ; les Frères-d'armes des *Maurice*, des *Lowendal*, des *Broglie*, des *Condés*, s'assimiler à la race impure, que tour-à-tour président dans une caverne des Tigres, qui sont tous une erreur de la Nature ! — Soldats Français, Soldats, que ce nom seul devroit remplir d'une joie si pure & d'un orgueil si noble, jusques à quand trahirez-vous ainsi vous-même vos intérêts les plus chers ? Quels sont donc ces Chefs nouveaux, sous les ordres desquels vous marchez ? Je ne daigne vous parler ni de ce *Rochambeau*, ni de ce *Lukner*, dont l'un a servi & non pas commandé sous *Wasinghton*; dont l'autre fut récompensé d'avoir été battu par nos *du Blaisel* : le premier trop récemment Gentilhomme, pour que le limon, dont son bisayeul avoit été paitri, eût eu assez detems pour se purger de ce qu'il avoit d'immonde ; il s'est retrouvé roturier. Le second plus partisan que général, cherchant plutôt à enlever des bagages que des lauriers ; tous deux profanant dans leurs mains tremblantes, un prétendu sceptre des Guerriers ; mais qui n'est pas celui des *Turenne*, des *Catinat*, des *Mailly* ; le symbole révéré, la fleur chère aux Français, *la fleur des lys* en est effacée : à Soldats sans drapeaux à la couleur des Francs il faut des Chefs sans attribut au symbole de la Race Royale ; le nouveau bâton de commandement sera pour la Postérité ce qu'est l'arme avec laquelle un brave repousse un lâche ; ce n'est point avec son épée, qu'il le châtie.

Vous parlerai-je de ce troisième Général, dont on vante les exploits, comme on imprime & ses discours & ses lettres : sa tactique est comme son ortographe ; l'une décéle les talens du Guerrier, l'autre ceux de l'Orateur. Mais je veux des vertus avant tout : or je ne vous ferai qu'une seule question, Soldats, mais c'est la même qu'un jour lui fera la Postérité. Dans la journée du 5 Octobre 1789, ou ce fut *malgré lui*, ou ce fut *de sa propre volonté*, qu'il se mit à la tête des Régicides, qui marchèrent en bataille, pour aller souiller le Palais de Versailles par des crimes, tels que si la vertu n'y avoit placé le berceau de *Louis* XVI & de son fils, la vengeance divine en eût déjà fait le tombeau de ses Habitans.

Si ce Général si vanté par des Rebèles suivit *malgré lui* l'armée des Bacchantes & des Tigres, que ne sut-il alors mourir ? La vertu pleureroit à jamais sa mort, & tant qu'il existera quelques individus de son nom, ils ne seroient pas réduits à pleurer sa vie.

Si ce Chef de Révolution a marché librement pour partager les horreurs des 5 & 6 Octobre, de quel nom pouvez-vous le nommer ? Foi de Soldats, que vous en dit

votre cœur ? — Dans le premier cas, il fut un lâche ; dans le second, il fut un Régicide lui-même : vous, ou lui, choisissez..... Mais quand vous aurez choisi, dites-moi du-moins auquel des titres vous quittez pour lui ces Guerriers irréprochables, qui naguères étoient encore plus vos pères que vos amis. Ecoutez, Soldats, & j'ose le croire, vous ne résisterez pas au récit que vous allez entendre. N'oubliez pas surtout, que je ne sépare point les deux services de mer & de terre ; ce que je dis de nos Drapeaux, je le dis de nos Pavillons. Si nos Chevaliers Français ont effacé le nom de *la Fayette* du registre où sont inscrits ceux de tous les Etrangers qui viennent à *Saasbach* rendre hommage à la mémoire de *Turenne*, vous sentez bien, que si le nom d'un *Destaing* s'y étoit trouvé, il eût été rayé sous le scalpel du déshonneur ; — les crimes sont les mêmes, où les vertus doivent être pareilles ; sur tous les élémens, l'HONNEUR n'a qu'un même code.

Au moment où je vous écris, les Cantonnemens d'Ath sont en route pour se rendre à Trèves & à Coblentz. Les plus anciens Gentilshommes, les plus illustres Chevaliers qui servent dans l'Infanterie, marchent à pied, *portant sur le dos le havresac.* Jamais LA NOBLESSE FRANÇAISE ne fixa d'une manière plus digne d'elle les regards de l'Europe attendrie. Le Maréchal de *Bender*, le Général de *Beaulieu*, tous deux bons Juges de la véritable gloire, leur ont adressé les discours les plus énergiques, les plus faits pour élever l'ame. Des Guerriers âgés de soixante-dix ans & plus, ont retrouvé toute l'activité du jeune âge. Des Lieutenans-Généraux, des Maréchaux-de-Camp sont à la tête de ces colonnes, en qui revit l'ancienne Chevalerie Française : les *d'Hector*, les *la Châtre* sont aux premiers rangs. O mon Roi, soulève ta tête découronnée, & que la douleur abat : transporte-toi en idée vers cette rive hospitalière, où cette Noblesse si généreuse se rassemble pour venir reconquérir ta Couronne. Qu'ils osent sortir de leur poussière, les lâches, qui plus d'une fois t'ont dit, que tu devois la craindre cette Noblesse magnanime ; que moins elle seroit florissante, & plus tu serois puissant. Les perfides, comme ils te trompoient ! Ta proscription a suivi la sienne : mais que ton sort est bien plus horrible encore que le sien ! Un *Luxembourg* étoit un des proscrits : la Maison Royale de *Bragance* n'en a pas moins accueilli dans son sein la Fille de l'illustre exilé ; tout Chevalier Français est Chevalier encore, & Toi, mon Roi, tu n'es plus Roi..... si ce n'est dans nos cœurs. — *Plus Roi !* ..... Et vous, Soldats, vous le souffrez ! Au lieu de marcher, enseignes déployées, où sont

les *Saisseval*, les *Damas*, les *d'Autichamp*, les *duCluzel*, les *de Miran*, & ces *le Vailiant*, qui comptent là vingt-six des leurs, comme si leur nom étoit des armes parlantes, & tant de milliers d'autres Preux, dont je n'ose citer les noms parceque leurs épouses ou leurs enfans sont sous le poignard des Rebèles; aulieu d'aller vous réunir à ces Héros, dont un si grand nombre a vendu la meilleure partie de son héritage, pour être admis à racheter de son sang le sceptre de *Louis* IX & la couronne de *Louis* XV, vous êtes des Clubistes: la coeffure à la couleur des *Coupe-tête* cache des fronts qui ne rougissent plus!.... Soldats, Grenadiers, Chas-seurs, Matelots, qui que vous soyiez, dont le courage, les travaux & la loyauté pourroient contribuer à me rendre mon Roi, entendez ma voix; qu'elle retentisse dans vos ateliers, sur nos ports, dans vos casernes. Rendez-vous à mon Roi, — & mon Roi me sera rendu. Le Ciel vous le donna dans sa clémence: ce Ciel ne vous supposoit que des vertus; il ne voulut pas que *Louis* eût ce caractère devant qui le crime tremble; il ne lui donna que celui qui fait aimer, parcequ'il vous jugeoit incapables ou de le haïr, ou de l'offenser; si le Ciel même y fut trompé, est-ce mon Roi que vous devez en punir?

Négocians, voulez-vous un trait, qui soit pour vous? — Souvenez vous du moment, où lorsque l'on apprit les malheurs de St. Domingue, l'intègre M. *du Bertrand de Molleville* vint apprendre au Roi, que la Tourbe décrétante n'avoit pas voulu accorder la somme nécessaire pour l'armement que l'on espéroit alors encore pouvoir sauver les Colonies. — *Que je manque de tout plutôt*, lui dit le Roi; *que les millions soient pris sur la liste civile, & que les Colonies soient sauvées; le Commerce le sera.*

Citoyens de toutes les Classes, désirez-vous un autre trait de sa bonté? On lui présente le brave homme qui avoit sauvé la vie à M. *de la Jaille*, au digne Héritier du sang & de la valeur de *du Guay-Troüin*. — *Je regrette bien*, lui dit le bon Roi, *que la médaille que je fais frapper pour vous nesoit pas encore achevée; j'aurois eu bien du plaisir à vous l'attacher moi-même.*

Mères de familles, cet autre trait est pour vous, & j'en fus témoin. Un jour pendant les rigueurs de l'hiver, lui-même alloit dans les rues de Versailles, bien déguisé de manière à ne pas être reconnu, pour examiner si les feux qu'il avoit ordonné d'allumer dans tous les carrefours, brûloient en effet. Au milieu d'une rue écartée, deux enfans lui demandent l'aumône: ils étoient presque nuds. Le pre-

mier mouvement du bon Roi fut de les couvrir de son manteau. Il les interroge : chaque son de leur voix ingénue va jusqu'à son cœur ; mais chaque réponse le déchire. Il apprend que leur père est presque mourant de maladie dans un grenier ; que leur mère occupée de le garder ne peut aller travailler en journée. Il veut voir par lui-même, s'il n'est pas trompé. *Conduisez-moi*, dit-il aux deux petits Innocens : *je veux juger par moi-même, si votre père est aussi malheureux que vous le dites.* — Ah ! oui, Monsieur, *bien malheureux : nous allons vous conduire.* — Le bon Roi les suit, monte avec eux jusqu'au haut d'un escalier obscur, étroit. — *Ma mère, c'est nous, ouvrez* : ..... elle ouvre ; — *ce Monsieur, il a voulu voir mon père.* Une tête hâve, décharnée, que la douleur a défigurée, se soulève : une femme étoit auprès d'un grabat ; deux ruisseaux de larmes coulent de ses joues. Le bon Roi touche la main du malade, juge que la misère & le chagrin sont ses deux maux les plus grands, tire sa bourse, la remet à la mère, en la pressant d'en faire usage, & lui promet que sous une heure, il enverra son médecin, avec ordre de ne pas quitter son mari, avant que sa convalescence soit bien assurée. Le médecin est en effet envoyé : des secours successifs sont remis au malade ; dès qu'il est convalescent, des travaux lucratifs lui sont assurés. Quel moment pour cette famille auparavant trop infortunée, lorsqu'elle apprit que le Bienfaiteur, qui l'étoit venu chercher jusques dans son bouge, étoit le Roi lui-même !

Je ne puis m'empêcher d'ajouter encore un de ces traits qui paroissent n'être rien, mais qui sont tous parcequ'ils partent de l'ame. Pendant son voyage de Normandie, occupé d'examiner les travaux dans un des ports, il se heurte la jambe contre une moitié de pieu restée en terre. Il se hâte aussitôt de l'arracher : on lui demande pourquoi donc il prend cette peine ; — *c'est pour empêcher*, répond-il, *qu'un autre ne s'y fasse le même mal, que je me suis fait.*

Du mal ! — Ah ! cher Prince, ils vous en ont fait bien d'autre ! J'ai peine à soutenir le contraste déchirant, dont l'image contriste mon ame & glace ma pensée ..... J'ai besoin de m'arrêter : demain je mettrai la dernière main à ce tableau ; demain je rapprocherai des faits, des sentimens, & surtout des vérités si terribles, que toute ame sensible demandera grâce au Ciel & pour elle-même, & pour mon Roi. Ah ! lorsque l'on s'interroge sur la cause de tant de calamités, combien on est étonné de reconnoître qu'une seule race d'hommes aitconçu le projet d'asservir les deux Mondes, en

les enivrant de ses fureurs ; plus étonnéencore, qu'un Prince, qui pourroit la terrasser, comme l'Eternel calme les flots, en se montrant, soit retenu par ceux-mêmes, qui devroient lui répéter sans cesse,

Qui ne craint pas la mort, est sûr de la donner!

Pour retrouver quelques idées qui me rendent des forces, je placerai ici la Romance suivante: elle est l'ouvrage d'un Magistrat, qui banni du sanctuaire de la Justice par des Intrus, charme ses regrets en chantant les vertus du Prince, au nom duquel il la rendoit.

ROMANCE.

Du Roi Louis déplorons les malheurs :
Partageons-les, en lui restant fidèles ;
Ses bons Sujets, en lui montrant leur cœurs,
Peuvent lui faire oublier les Rebèles.

En gémissant sur sa captivité,
Notre raison doit juger son langage :
Si dans sa bouche on met la liberté,
L'on trahit mieux son cruel esclavage.

Voulant en père écouter ses enfans,
Et désirant à leurs vœux de se rendre,
On l'accabla sans cesse de tourmens ;
Sa foible voix ne peut se faire entendre.

Français ingrat, tu pouvois être heureux ;
Il ne falloit qu'être sensible et sage :
D'un si bon Roi, rare présent des Cieux,
Tes noirs accès t'ont ravi l'avantage.

Dans ANTOINETTE on vit l'adversité
Donner l'essor au plus noble courage :
Le crime en fut dans sa marche arrêté ;
Elle en a sçu forcer jusqu'à l'hommage.

L'ingratitude, en payant ses bienfaits,
Laisse à son cœur toute sa bienfaisance :
Elle connoît, elle voit les forfaits ;
Tout oublier est sa seule vengeance.

Charmant Enfant, objet de leurs amours,
Par quels revers on instruit ta jeunesse !
Ce sont des droits à de plus heureux jours,
Et pour t'aimer nous changerons d'ivresse

Souffrir n'est rien : c'est tout que de déchoir.

Dans ce tableau mouvant, où j'ai fait successivement paroître Louis XVI, comme *homme* & comme *Roi*, mon pinceau n'a jamais été plus fidèle, que lorsque les situations devoient leur plus grand intérêt, soit à son intégrité scrupuleuse, soit à cette bonhomie adorable, qui mettoit en action autour de lui, des groupes que l'amour électrisoit. La dernière partie du tableau me reste à peindre : — ah ! Dieu ! En aurai-je bien le courage ? Cherbourg, Varennes ; — — théâtre d'une double destinée ; voyages, qui me rappelez des souvenirs, dont les contrastes sont si frapans, comment vous décrire ? Mais la plus grande des leçons doit ressortir de ce nouveau tableau ; pardonnez, si du sang & des larmes se mêlent aux couleurs, dont la Vérité a chargé ma palette. Ce fut les 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28 & 29 Juin, que *Louis* XVI fit, depuis Paris jusqu'au Hâvre, cette marche triomphale, dans laquelle fut réuni tout ce que le génie de l'Amour, celui de la Bienfaisance & des Arts, celui de la Vénération & de la Reconnoissance, peuvent imaginer & rassembler de plus approchant des dons & des jouissances de la Divinité. —— Ce fut quelques années après aux mêmes jours, aux mêmes heures, qu'ayant prodigué plus de bienfaits encore, s'étant imposé de plus grands sacrifices, plus digne enfin de l'amour & du respect de la Nature entière, il fut accablé de tous les outrages, livré à toutes les tortures, que la rage puisse imaginer, que la Vertu puisse souffrir !

Des traîtres l'arrêtent à Varennes, & disent, déjà au fond de leur cœur, *combien nous donnerez-vous, pour vous l'avoir livré ?*

Le sang du généreux & sensible Comte de *Dampierre* rejaillit presque sur lui : il tend les bras pour obtenir la grâce du Guerrier ; pour toute réponse, un lâche arrache la croix qui décore

la valeur, & vient ensuite, cette croix à la main, demander son salaire au Maire de Paris, à ce Maire tranquillement assis sur le tribunal arrosé du sang du vertueux de *Flesselles*.

A Epernay, une infortunée est presque massacrée, parcequ'on la prend pour la Reine, que l'on disoit avoir mis pied à terre.

Louis entre chez un Négociant pour y prendre un peu de nourriture : des Citoyens honnêtes l'entourent ; il leur parle de son amour pour son Peuple, de son desir de les voir tous heureux ; sa bonté adorable lui fait retrouver encore des cœurs sensibles & des Sujets fidèles ; il étoit éloquent ce jour là, parcequ'il parloit d'après lui-même. Tout ce qui l'entoure l'admire, le plaint, se prosterne devant tant de vertus : on s'étonne, on se demande, qui donc peut commander les supplices auxquels est condamné le plus juste des Humains : les larmes coulent de tous les yeux ; mais ce ne sont plus comme à Rouen, comme à Honfleur, comme au Havre des larmes de bonheur & de joie ; la douleur n'en versa jamais de plus amères. Au moment, où dans ces Villes, des Courriers devançoient sa voiture, on les bénissoit, comme annonçant l'objet de la plus tendre idolâtrie : depuis Varennes jusques à Paris, trois Courriers, & ce sont trois Guerriers fidèles, sont exposés cent fois à perdre la vie. Dans le premier voyage, le bon Roi ne pouvoit être trop à découvert : partout d'avides regards le cherchoient ; partout des enfans brûlans d'amour vouloient se graver dans le cœur cette image chérie. Dans le second voyage, les trois Gardes fidèles sembloient vouloir former de leurs trois corps un rempart entre l'auguste victime & ses bourreaux. Tremblant, sans cesse, que la mort lancée d'un tube d'airain ne vînt frapper ou la Fille des *Cesars*, ou le Fils de *Henri* IV, ils opposoient un bouclier inébranlable aux coups dont ils sembloient à chaque instant éloigner l'affreuse atteinte. — *Louis* XV à Metz disoit *qu'ai-je donc fait pour être tant aimé*? — *Louis* XVI pouvoit dire à chaque pas, *qu'ai-je donc fait pour être haï? Que n'ai-je pas fait pour être aimé?*

Le 29 Juin, il étoit arrivé à Versailles à son retour de Normandie : ils *étoient affamés* alors *de le revoir* ces ingrats Habitans, qui depuis se le sont laissés enlever, sans paroître aumoins le disputer.

Le 29 Juin, à son retour de Varennes, il étoit frappé *de mort civile*.

Le 25, en Normandie, il donnoit la vie, en faisant grâce à des Déserteurs : le 25 à Paris, il étoit lui-même traîné tel qu'un déserteur, que sa chaîne attend, & quelle chaîne, quels anneaux, & rivés par quelles mains !

Là, c'étoient des centaines de sujets ivres d'amour, qui s'at-

tachoient eux-mêmes à son Canot : l'élément, sur lequel les Poëtes de l'ingénieuse Antiquité feignirent que la Mère d'amour étoit née, parut cette fois être, en effet, le berceau de l'amour-filial : l'onde sembloit murmurer de plaisir, & la vague venoit avec respect non pas se briser, mais expirer, pour les rafraichir, contre tant de cœurs palpitans d'ivresse & de bonheur.

Ici le char étoit pour les Bourreaux : le cachot roulant étoit pour l'auguste Captif. L'air sembloit embrâsé des feux de la rage : la bouche desséchée des trois fidèles Gardes demandoit envain un peu d'eau pour calmer une soif brûlante : l'Enfer sembloit transporté sur la terre; les Génies malfaiteurs avoient remplacé l'espèce humaine; une seule goutte d'eau eût été un bienfait de la pitié : ..... des brasiers dévorans, des poignards étincelans, des imprécations infernales, la soif du sang..... L'Enfer étoit par-tout, où jadis avoit été la France.

Au retour de Normandie, quelles acclamations, quelle allégresse, quels tendres & célestes épanchemens !

Au retour de Varennes, les premiers objets qui frappent les regards des deux augustes victimes, ce sont les monstres qui les ont trahis. Il approche cet homme couvert d'un opprobre éternel, qui du sceau que son Roi lui remit, scella les actes infames, attentatoires à toutes les loix divines & humaines, par qui ce bon Roi fut déclaré mort à la Royauté.. Eh ! *qu'avoit-il donc fait pour n'être plus aimé ?* — Il est entré dans son cachot le Captif découronné : pendant ce tems, Paris promène en triomphe le tigre dans le sein duquel coulèrent les larmes de mon Roi. ..... C'étoit sur de l'airain que tomboient des pleurs si chers !..... Ah ! depuis ce moment le Ciel parut être lui-même d'airain pour nous. Nos malheurs se sont multipliés, comme les crimes de nos Oppresseurs ; on ne peut plus les compter. Pour sauver ses plus fidèles serviteurs, il fallut que le Roi juste signât une *amnistie générale :* les *Ravaillac* des 5 & 6 Octobre 1789 en profitèrent : les *Malden*, les *Dumoustier*, les *Valory* furent assimilés à ces tigres : mon Roi lui-même sembla compris dans l'amnistie infame; & pour que rien de ce qui peut souiller la Nature, armer le Ciel contre elle & la confondre avec l'Enfer, ne soit oublié dans cette exécrable époque, une nouvelle amnistie déclare innocens ces mêmes *Coupe-tête*, qui remplirent de cadavres amoncelés, sanglans, mutilés, l'une des cavernes du gouffre infernal. Le *Jourdan* reviendra, sa barre de fer, son horrible barre à la main, se présenter à son tour au Maire de Paris, comme s'y présenta celui qui avoit dépouillé le cadavre du Comte de *Dampierre*. *Jourdan* viendra jusques dans le Palais des Tuileries, cette même barre à la main,

dire à mon Roi, *voilà mon sceptre à moi : voyons si le tien peut disputer de force avec lui*; & le Monstre brisera quelque crâne sous les coups de ce sceptre nouveau, & la Race-Tigre applaudira, & du sang versé se composera la teinte nouvelle de la coeffure arborée soit par les Ministres donnés au nouveau *Charles* 1er, soit par ces Hordes impures, dont les *fêtes civiques* épouvantent & souillent les deux Mondes.

Une de ces fêtes se prépare : la fière & vertueuse Helvétie en frémit d'avance d'indignation. Un Régiment composé de ses enfans a mérité depuis plus d'un siècle l'estime & la reconnoissance de la France; le Régiment d'Ernest est dépouillé de ses armes. D'autres Soldats de la même Nation, jugés coupables par leurs propres Concitoyens, sont condamnés à une peine infamante : par un autre contraste bien digne de l'affreux tableau que je dessine, Ernest est dépouillé de ses armes, *sa plus chère, sa plus sainte propriété :* les Soldats flétris par un jugement légal sont conduits en triomphe : le même char, les mêmes lauriers, les mêmes couronnes qui servirent à celui du traître *Drouet*, sont destinés à ces Helvétiens, que leur sage & juste Patrie a reniés. Tout obtient aujourd'hui une couronne dans cette malheureuse France, excepté celui, à qui seul appartient la couronne! — Et les *Daffry*, & tous les Guerriers Helvétiens, qui sont à Paris en ce moment, souffrent que l'on insulte à ce point au respect que l'on doit à la Patrie, dont ils s'honorent d'avoir reçu le jour. La pusillanimité Française agit même sur les Guerriers, qui jamais n'avoient connu la foiblesse! Ainsi tour-à-tour les Rois & les Peuples auront fait abus de la vertu de la résignation! N'étoit-il donc point encore à Paris assez d'Helvétiens, pour dire aux êtres insolens, qui bravent les Cantons Suisses, *nous vous défendons d'oser même annoncer ce que votre audace nomme* une fête, *& que nous nommons, nous*, un outrage; *vous ne nous désobéirez pas impunément.* Si la valeur reste inactive, si la Suisse reste sans vengeance, que pourra la foiblesse pour sa défense? — Que pourra la France captive pour sa délivrance? Les Ordonnateurs de la nouvelle fête vont de maison en maison percevoir l'impôt, qu'ils exigent de tout Citoyen pour payer leurs *orgies civiviques*; car à chaque attentat nouveau que la Licence imagine contre la Liberté, naît aussi un nouvel impôt, qu'ils commencent par appeler un *Don patriotique*, & qu'ils finissent par percevoir le pistolet à la main. Ont-ils voulu se créer une armée? Un de ces dons *volontaires* est annoncé. Veulent-ils fabriquer des piques? La sainteté des foyers domestiques est violée par des Collecteurs, qui l'œil en feu, le serment à la bouche, vous demandent votre *Don patriotique*, comme on le demande dans la forêt d'Orléans. Veulent-ils

promener sur un char triomphal leur *Drouet*, leurs *Galériens*, leurs *Demi-Dieux*, à chaque fois une nouvelle collecte. Un homme, chargé de distribuer les bienfaits paternels de mon Roi, a l'audace de prendre sur un argent sacré pour contribuer à la pompe civique, où des Galériens sont fêtoyés *par leurs Pairs*. L'ame du Roi en fut indignée, & je lui rends hautement ce témoignage si pur. On avoit imputé à mon Roi cet acte désavoué par cette pudeur religieuse, qui le caractérise. Une seule idée heureuse est venue aux Ordonnateurs du criminel triomphe : ils ont résolu de jeter un voile de crêpe noir sur les Statues de *Louis* XIV & de *Louis* XV, qui décorent nos places publiques. C'est au moins un acte de justice : dans les jours de *honte Nationale*, la tête des Chefs de la Nation doivent être chargés des attributs du deuil : le même jour le Sénat de Berne doit prendre le deuil lui-même; ainsi chaque année, il est un jour, où tout le Peuple Anglais prend la couleur noire; ainsi *Artémise* & *Cornélie* ne la quittèrent jamais; ainsi la veuve de l'héroïque *Favras* la porte sans cesse; ainsi l'Europe devroit la prendre, jusqu'à ce que LOUIS XVI & MARIE-ANTOINETTE soient sortis du tombeau, dans lequel des Rebèles les ont ensevelis vivans. Lorsque l'on interrogea l'homme coupable, qui profana le numéraire portant l'empreinte & le nom du bon Roi, sur la raison qu'il avoit eue de contribuer aux préparatifs du triomphe des Galériens, il repondit, que *c'étoit crainte de compromettre le Roi.* — Il ne veut pas compromettre son Souverain pour le moment présent, & il le compromet pour la Postérité ! *Le compromettre*, & vis-à-vis de qui donc ? — C'est pour la Race-Tigre, que l'on a ce respect avilissant ! — Des larmes de sang ne suffiroient plus, pour pleurer sur tant de honte & de lâcheté. Elle est donc enfin Souveraine absolue, cette Race impure, qui foule à ses pieds & les cadavres de ses victimes, & la tête de mon Roi & l'arche sainte du Dieu Vivant. Tous les crimes restent impunis : ah ! c'est bien plus encore : eux seuls sont en honneur.

Un misérable dénonce le Roi, comme faisant un emprunt chez l'Etranger; comme ayant autorisé le Ministre de la Liste Civile à mettre sur la place d'Amsterdam *des bons payables sur cette liste*. Le Roi, pour réponse, autorise son Ministre *à promettre de sa part une récompense à celui qui représentera un de ces bons*. — C'est une calomnie infame, qui tend à rendre plus que suspect l'amour fraternel : le Calomniateur reste sans être puni cependant, & comment le seroit-il ? Il est Jacobite : c'est lui qui fait les Juges, c'est lui qui fait les Ministres, en attendant le moment de se défaire des Rois.

J'avois choisi pour mes premiers Agens, dit le Roi dans sa dernière lettre aux Commis du Peuple, *des gens connus par leurs*

principes & revêtus de la confiance publique : ils ont quitté le Ministère. J'ai cru devoir alors les remplacer par d'autres hommes, accrédités par leurs opinions populaires. — Et le Roi ajoute: *afin qu'il ne reste plus à la malveillance aucun prétexte de douter de la volonté que j'ai de concourir* AU BIEN DE NOTRE PAYS.

Je vois bien dans cette lettre une dénonciation faite par le Souverain à tout être juste & pensant, de la captivité dans laquelle il gémit. Mais *Henri* IV à peine maître de son Royaume, ayant échappé au poignard de *Jean Châtel*, le choisit-il pour son Ministre ? Or, *Louis* XVI est bien loin d'avoir échappé au stylet des *Châtel* de la ligue nouvelle ! Malheureux Prince, ces *opinions populaires*, par lesquelles on s'accrédite aujourd'hui, c'est la haine des Rois & de toute Religion; & ce sont ces *opinions* qui fixent votre choix ; & vous parlez de *concourir au bien — — de notre pays !* — Quoi vous en êtes réduits à ne plus oser dire *de mon Royaume !* — Vous avez un pays commun avec les Tigres amis & confidens d'un *Jourdan*, de ce misérable, qui disoit d'eux, — & *le mot est attesté par des actes juridiques* ; — JE N'AI RIEN FAIT QUE PAR LEURS ORDRES — Est-ce parceque cette main si pure se sent déjà prête à prendre la plume pour signer le Décret de l'affreuse amnistie, que vous dites *notre*, quand vous parlez de ce Pays, qui n'est plus l'*Eden* de l'Europe, qui n'en est plus que l'Enfer ? Nous ne sommes donc plus les Enfans *vôtres*, puisqu'ils sont *du même pays que vous*, ces malheureux, qui vous dépouillent pièce à pièce, pour vous montrer à leurs complices dans l'état d'une avilissante nudité. — Ah ! tout ce qui vous entoure vous a perdu, & vous perd encore. Il ne tiendroit qu'à vous : demain au milieu de Paris même, trente mille hommes vous formeroient un cortége digne de vous, tous prêts à mourir, s'il le falloit, au milieu des rangs de la Garde Nationale ; tous indignés que *le Pays* jadis *nôtre* soit souillé par tant de scélérats. — Partout des Jacobites : dans l'Église, aux autels, sur les tribunaux, dans le Conseil d'Etat, jusques sur le Trône. Les hommes publics ont-ils une Loi de police à promulguer, c'est aux Chefs de la Race impie, qu'ils l'adressent ; ont-ils à régler nos théâtres, ces réceptacles impurs d'où l'on bannit insolemment *le triomphe d'Adrien* pour y mettre en action celui des *Galériens* & les complots de *Chefs de Brigands*, c'est encore aux Jacobites, que la loi est envoyée.

Quoi ! jusques dans votre Conseil, seul avec des Jacobites ! — Tel est un infortuné, que dévore le ver solitaire : pour tuer l'ennemi qu'il porte dans lui, on imagine de lui donner du poison ; mais la dose est trop forte..... il expire au milieu de déchiremens plus horribles que son premier état..... Un poison dévo-

518

rant agit sur moi-même en écrivant : c'est ce ramas de douleurs, de forfaits, de calamités, de supplices toujours renaissans. Eh! pourquoi vivrois-je encore, puisque mon Roi consent à mourir de sa douleur & de sa honte? — Par pitié, pour vous-même, Prince infortuné, par pitié pour votre Femme, pour vos Enfans, pour votre Sœur, rejettez, en les brisant, les fers dont on vous accable : je vous en conjure par les mânes de votre auguste Père! sa mémoire vous est si chère! Si ce n'est pour vous-même, que ce soit pour nous, dont l'amour ineffable mérite bien de vous toucher. MONTREZ-VOUS EN ROI : la moitié de la France n'attend que ce moment. C'étoit un être ignoré, presque méprisé, que ce *Charles* XII, rival du Czar *Pierre-le-Grand* : un jour il crie LA GUERRE, & le Nord reconnoît un nouvel ALEXANDRE. — Au milieu de cette guerre civile, qui déchire le sein de votre Royaume, levez-vous, ô mon Roi, & criez LA PAIX : à ce cri répondront dix millions de voix, par cet autre cri, LE ROI! La Race Régicide rentrera dans le néant, d'où elle ne sortit que par votre faute peut-être; & chaque Royaliste fidèle, reconnoissant sa Patrie dans la France & son Père dans son Roi, s'écriera; *c'est bien, là notre Pays.*

DE ROZOI, *Membre de plusieurs Académies, Auteur de la Gazette de Paris.*